

Charles Nodier et la question éducative

Abstract: The oldest evidences of a theoretical reflection by Nodier on educational questions appears only in 1815, after Waterloo. Nodier actually analyses the Cent-Jours (the hundred days during which Napoleon was...) as a repetition in miniature of the revolutionary crisis which makes him aware of the precarious and illusory character of the Restauration: the Revolution Age and its imperial appendix have not been a parenthesis, but the end of an era. It is therefore an absolute necessity to create new intellectual instruments, and to protect the new generations against the Revolutionary chimeras. As a consequence, Nodier's educational reflection takes two forms. The first one is a virulent criticism of the education innovations, and especially the mutual teaching. This fight against the new teaching methods, strongly symbolical, aims to preserve the new generations from the past errors. This is nonetheless only the negative facet of his thinking. The second form taken by his reflection deliberately lapses into utopia: Nodier, convinced that the world is going to end, considers that it is his duty as a scholar to write for after, for this world which may arise from the ruins of ours. His positive educational work consequently dedicates itself to two human categories in which he foresees the seeds of this new world: the people, and the women. If only the society collapses in the foretold cataclysm, it will arise anew from the people. It is therefore very important to create a new education system which will preverse it from dangerous erring ways and prepare it to accept its mission. The education of women is Nodier's second preoccupation in the 1830s. Women, by their deeper nature, differ from men to such a point that Nodier makes them the members of another species, more advanced on the path leading to the comprehensive being. Their function, a true vocation, is therefore to precede men and to drag them along behind themselves towards the heights where the destiny of mankind will carry on, when our species would have disappeared from the face of the earth.

Keywords: education, woman, people, Palingenesis.

Résumé : Les plus anciens témoignages d'une réflexion théorique de Nodier sur les questions pédagogiques n'apparaissent qu'en 1815, postérieurement à Waterloo. Nodier analyse en effet les Cent-Jours comme une réédition en petit de la crise révolutionnaire, qui lui fait prendre conscience du caractère précaire et illusoire de la Restauration : l'âge révolutionnaire et son appendice impérial n'ont pas été une parenthèse, mais la fin d'une ère. Il est donc

d'une nécessité absolue de forger des instruments intellectuels neufs, et de prémunir les nouvelles générations contre les chimères révolutionnaires. En conséquence, la réflexion pédagogique de Nodier prend alors deux formes. La première est une critique virulente des innovations pédagogiques, et au premier chef de l'enseignement mutuel. Cette lutte contre les nouvelles méthodes d'enseignement, fortement symbolique, vise à préserver les générations nouvelles des erreurs passées. Il ne s'agit là toutefois que du volet négatif de sa pensée. La seconde forme que prend sa réflexion verse délibérément dans l'utopie : Nodier, convaincu que le monde va finir, considère que son devoir de clerc est d'écrire *pour après* : pour ce monde qui naîtra peut-être des décombres du nôtre. Son œuvre pédagogique positive se voue en conséquence à deux catégories humaines, dans lesquelles il devine les semences de ce nouveau monde : le peuple, et les femmes. Si seule la société s'effondre dans le cataclysme annoncé, c'est du peuple qu'elle renaîtra. Il importe donc de forger pour lui un système éducatif nouveau, qui le préserve de dangereux errements et le prépare à assumer sa mission. L'éducation des femmes est la seconde préoccupation de Nodier dans les années 1830. Les femmes, de par leur nature profonde, diffèrent des hommes au point que Nodier les fait membres d'une autre espèce, plus avancée sur la voie qui conduit à l'*être compréhensif*. Leur fonction, véritable sacerdoce, est donc de précéder l'homme et de l'entraîner à leur suite vers les hauteurs où se poursuivra le destin de l'humanité, lorsque notre espèce aura disparu de la surface de la terre.

Mots-clés: éducation , femme , peuple , Palingénésie .

Les plus anciens témoignages d'une réflexion théorique de Nodier sur les questions pédagogiques n'apparaissent qu'en 1815, postérieurement à Waterloo, ce qui n'est assurément pas fortuit. Le journaliste enrôlé d'enthousiasme dans les rangs légitimistes produisit sur le sujet entre 1815 et 1819 un ensemble de textes dont la vocation est double : il s'agit à la fois pour lui, en se retournant sur le passé proche alors que les institutions monarchiques viennent à peine de retrouver leur assise, d'appréhender les fondements intellectuels de la Révolution ; et en scrutant avec attention l'évolution de la société contemporaine, de prévenir toute répétition de cet événement funeste.

On ne s'attachera pas ici à retracer l'évolution politique de Charles Nodier. Qu'il suffise de savoir que jacobin dans son enfance, favorable au Dix-huit Brumaire à vingt ans, Nodier évolua dès la fin du Consulat vers une opposition, d'abord d'essence républicaine, puis teintée de plus en plus nettement de royalisme sous l'Empire. Dès lors, la Révolution pour laquelle il s'était naguère enthousiasmé lui apparaît comme un traumatisme, une maladie de l'organisation sociale, une brisure d'ordre métaphysique ; toute sa réflexion va désormais s'appliquer à la compréhension de ce cataclysme.

Or Nodier, en s'efforçant de remonter aux causes par raisonnement inductif, se garde des explications simplistes. Les délires anti-

maçonniques de l'abbé Barruel, très accrédités chez certains membres de sa famille de pensée, le laissent de marbre. De même, s'il souscrit globalement à l'interprétation maïstrienne qui voit dans la Révolution un châtement d'ordre providentiel¹, il ne renonce pas pour autant à tenter de discerner rationnellement l'origine des fautes commises.

Charles Nodier est ainsi amené à établir un lien organique, voire ontologique, entre le déclenchement de la crise révolutionnaire et le système d'enseignement du XVIII^e siècle, le manquement primordial lui apparaissant d'ordre éducatif.

Le terme initial de cette réflexion est constitué en septembre 1815 par une longue étude, signée du monogramme N-R, et intitulée : « De l'influence de l'éducation sur l'esprit national et sur les opinions politiques² ».

Dès l'entrée en matière, Nodier pose en principe que « l'éducation de la génération qui s'élève est la plus sûre garantie du repos et du bonheur des générations futures ; ou plutôt, [qu']il n'y a point de ressources, point d'espérance sans elle pour un peuple déjà usé, qu'un mauvais système d'éducation a failli perdre à jamais ».

Il s'emploie ensuite à démontrer le rôle dévastateur du système éducatif du XVIII^e siècle, et s'en prend avec sévérité aux deux principales congrégations enseignantes d'ancien régime, l'Oratoire et la Société de Jésus.

L'ensemble du système d'enseignement serait coupable d'avoir fait le lit de la Révolution, en pervertissant l'esprit de la jeunesse par une éducation non pas nationale, mais étrangère, à la fois éloignée d'elle dans l'espace et dans le temps :

Français, nous n'avons pas reçu une éducation française ; citoyens d'une monarchie, nous n'avons pas reçu l'éducation d'une monarchie. Soit inadvertance, soit préjugé, soit ignorance et présomption, on nous a formés, comme à dessein, pour un ordre de choses dans lequel nous n'étions pas nés, pour un but qui ne pouvait jamais se présenter à notre esprit, pour une destinée politique que nous nous sommes donnée à la fin, non qu'elle convînt à nos mœurs et à notre caractère, mais parce qu'on l'avait rendue plus ou moins nécessaire à tous.

Les conséquences de cette analyse se déduisent d'elles-mêmes ; il faut, après avoir restauré les institutions de la France, poursuivre par l'instauration d'un système éducatif véritablement approprié au pays, dont le système politique se trouve consolidé :

J'entends, par une éducation nationale, l'institution du citoyen, suivant l'état auquel il est destiné, le pays qu'il habite, et le gouvernement sous lequel il

est appelé à vivre. Je ne conçois point de bon système d'éducation sans les modifications qu'exige la variété des climats, des mœurs et des lois, même dans l'ordre de civilisation le plus perfectionné.

Suivant l'état auquel il est destiné... La phrase est lourde de sens, et Nodier ne se prive pas d'explicitier plus loin ses conséquences sur l'ordre social :

Les législateurs de quelques républiques ont consacré en principe la communauté de l'éducation entre tous les citoyens indistinctement, mais il ne s'agit dans leur système que de l'éducation primaire, de l'éducation gymnastique, de celle qui forme l'homme physique et l'homme social, et non pas de l'éducation indéfinie de l'homme très-perfectionné, qui ne met aucunes bornes à la recherche et au développement de ses connaissances. On s'est persuadé, depuis quelque temps, que la société tendait à un état de perfectibilité qui résultera du concours de toutes les facultés individuelles, parvenues à leur plus haut degré possible, erreur funeste, quoique ridicule.

On se trouve ici à l'origine même de la critique de la perfectibilité indéfinie, telle que Nodier la synthétisera dans ses grands essais des années 1830 :

L'émulation qui conserve et qui fait prospérer les sociétés, n'a rien de commun avec cette fatale impatience d'avancement qui est devenue une des maladies les plus incurables de notre esprit. Chez un peuple qui se perfectionne réellement, toutes les classes tendent plus ou moins vers leur apogée possible d'amélioration relative. Chez un peuple qui se corrompt et qui se perd, toutes les classes tendent vers un changement quelconque.

Pour Nodier, l'aspiration collective à l'élévation sociale est « la ruine des nations », car il induit un avilissement général des professions, exercées avec dégoût par ceux-là seuls qui auraient échoué à améliorer leur condition. La société dont il prône la restauration — à supposer qu'elle eût jamais existé — est une société figée, à la limite de l'immobilité ; société constituée de classes (de castes ?) étanches et immuables. À défaut que la progression individuelle y soit totalement impossible, celle-ci n'est concevable que dans l'espace de chaque condition : nul « ascenseur social » ne permet apparemment d'échapper au conditionnement de la naissance, mais chacun doit tenter de se rapprocher de l'apogée possible de son état.

Ce schéma d'une organisation rigide à l'extrême ne reflète cependant qu'imparfaitement la pensée profonde de Nodier ; il est d'abord un argument polémique, destiné à combattre l'héritage empoisonné du système éducatif du XVIII^e siècle, aggravé par la Révolution, prolongé et systématisé par l'Empire, sous lequel, au dire de Nodier, la fin

unique de l'instruction publique aurait été de produire des soldats, au détriment des autres catégories indispensables à l'équilibre de la société : administrateurs, magistrats, négociants, artistes, cultivateurs...

Ces idées furent reprises et amplifiées quelques mois plus tard, à l'occasion du débat sur l'enseignement mutuel.

On sait que l'enseignement mutuel est une méthode par laquelle les élèves s'instruisent les uns les autres sous la direction d'un maître ; les élèves les plus avancés, ou *moniteurs*, répétant aux autres ce qu'ils viennent d'apprendre eux-mêmes.

Mis en œuvre en Grande-Bretagne à partir de 1798 par le pasteur écossais Andrew Bell (1753-1832) et son rival le quaker Joseph Lancaster (1771-1838), introduit en France en 1814 par le comte Alexandre de Laborde (1774-1842), l'enseignement mutuel suscita un véritable engouement, car il paraissait répondre à une situation d'urgence. En effet l'Église, qui conservait en droit la haute main sur l'instruction élémentaire, ne détenant plus les ressources nécessaires à l'entretien des instituteurs et des écoles, la charge matérielle de cet enseignement était le plus souvent tombée à la charge des municipalités, qui laissaient parfois les écoles dans un état de lamentable incurie : maîtres incompetents, ou absence complète d'enseignement primaire. « En 1829, il y avait encore 13 984 communes, sur 38 132, qui étaient dépourvues d'écoles, et la population scolaire de toutes les écoles de garçons s'élevait à 1 372 000, et encore seulement en hiver, car en été elle tombait à 681 000³. »

Le système d'enseignement mutuel permettait donc en théorie de remédier au manque d'enseignants, et de faire acquérir très rapidement les compétences de base : lecture, écriture, arithmétique. Cette miraculeuse méthode ne devait pas remplir ses promesses, et fut progressivement abandonnée à partir du milieu du siècle. En 1815 néanmoins, elle faisait l'objet d'un débat d'autant plus vif que le clivage de l'opinion ne reflétait pas tout à fait la traditionnelle opposition entre libéraux et monarchistes. Quoique l'enseignement mutuel eût été d'abord encouragé par Carnot, sous les Cent-Jours ; qu'il fût largement prôné par les libéraux regroupés dans la *Société pour l'instruction élémentaire*, on trouvait parmi ses soutiens des monarchistes bon teint, jusque dans les hautes sphères de l'État : Molé, Gouvion Saint-Cyr, Doudeauville, sont membres de la *Société pour l'instruction élémentaire*, subventionnent et favorisent les écoles mutuelles. La nécessité, patente pour la plupart des hommes d'État, de faire accéder sans délai à des compétences minimales la plus large part possible de la population, afin de la mettre en situation de participer à une modernisation relative de la société, fit regarder cette innovation pédagogique comme une

aubaine par bien des hommes de bonne foi. L'Académie française elle-même ne proposa-t-elle pas en août 1818 *les avantages de l'Enseignement mutuel* pour sujet de son prix extraordinaire de poésie ?

L'enseignement mutuel fut d'abord implicitement reconnu et encouragé par l'ordonnance royale du 29 février 1816, rédigée conjointement par Cuvier, Ambroise Rendu et de Gerando. Louis XVIII et son fils le duc d'Angoulême accordent leur auguste protection aux écoles lancastériennes ; Lainé, ministre de l'Intérieur (7 mai 1816-janvier 1819), se déclare ouvertement favorable à la méthode ; l'arrivée à l'Intérieur de Decazes — membre de la *Société pour l'instruction élémentaire* — ne modifie en rien l'attitude des pouvoirs publics, d'autant que Lainé est nommé le 4 octobre 1820 à la tête de la Commission d'Instruction publique, ce qui lui permet de garder un grand poids dans le domaine éducatif et de poursuivre son action en faveur de l'enseignement mutuel.

La situation s'infléchit avec l'arrivée au ministère de Siméon (21 février 1820-14 décembre 1821) : bien que ce dernier conserve un attachement pour la méthode mutuelle, l'hostilité attisée par l'Église gagne dans le pays et de nombreuses écoles ferment leurs portes.

Face aux libéraux s'étaient dressés l'abbé d'Astros, premier vicaire général de Paris et propre neveu de Portalis ; le cardinal de la Luzerne ; le polémiste Dubois-Bergeron ; et même le très jeune Lamennais, qui condamne vivement l'origine étrangère — et protestante — de la méthode⁴.

Charles Nodier, quant à lui, entra sans retard en campagne. L'enseignement mutuel n'est pas nommé dans l'article que nous avons précédemment analysé, mais dès novembre 1815, le journaliste rendait compte, dans les colonnes du *Journal des Débats*, du *Plan d'éducation pour les Enfants pauvres, d'après les deux méthodes combinées du docteur Bell et de M. Lancaster, par M. le comte Alexandre de Laborde*. Non content d'avoir consacré à l'ouvrage deux longs articles⁵, il revenait sur le sujet en 1817 dans une « *Lettre au Rédacteur du Journal des Débats*⁶ » où, à l'abri du pseudonyme de *Girasol*, il persifle cruellement son ami libéral Charles-Guillaume Étienne (1777-1845), pour une défense et illustration de l'enseignement mutuel publiée dans la même feuille le 13 octobre⁷. Enfin, en 1819, il reproduisait dans *Le Drapeau blanc* sa recension de novembre 1815⁸, et y adjoignait cinq nouveaux articles *ejusdem farinae*⁹. Il envisagea même, ce qui marque l'importance qu'il y attache, de réunir en brochure lesdits écrits ! À défaut, il les reprit au complet l'année suivante dans ses *Mélanges de littérature et de critique*¹⁰.

Pour introduire sa critique, Nodier recourt à un procédé dont il fut prodigue, qui consiste à établir la généalogie d'une prétendue in-

novation : celui qui signa parfois, dans les dernières années de sa vie littéraire, *docteur Néophobus*, prend toujours un vif plaisir à démontrer que l'adage de l'Écclésiaste, *Nihil sub sole novum*, reste d'une accablante actualité ; et que ceux qui se laissent éblouir par les miroirs aux alouettes manifestent inculture ou naïveté.

Dans le cas présent, il établit dans son premier article¹¹ que l'enseignement mutuel remonte dans son principe aux temps les plus reculés : « *L'enseignement mutuel* est le mode d'éducation naturelle qui succéda immédiatement à l'enseignement oral du père ou du chef visible ». On aurait cependant constaté très tôt que ce mode d'instruction entraînait, en l'espace de quelques générations, une décadence des connaissances, et du sens moral : « On s'aperçut qu'au lieu de l'autorité d'une leçon solennelle qu'elle offroit dans les premiers temps, elle s'étoit réduite à l'action mécanique de la mémoire. Entre les premiers hommes elle avoit été une sorte de religion. Elle avoit fait place chez leurs successeurs, à des pratiques sans pompe et sans dignité, qui ne pouvoit que dégrader peu à peu l'intelligence humaine. » C'est alors que fut créée, en réaction, « l'éducation civile, admirable fiction de l'autorité paternelle, présidant au développement de toutes nos connaissances, [qui] fut ce qu'elle doit être toujours dans un État qui prétend à se conserver ; l'image et la préparation de la vie commune. Ce n'étoit plus la méthode puérile renouvelée par Bell et Lancastre ; c'étoit déjà celle d'Aristote et de Platon. » L'enseignement mutuel ne se serait donc conservé que « chez les peuples abandonnés à eux-mêmes, ou, ce qui est pis encore, livrés à la merci des tyrans ».

Pour Nodier, qui a lu Bonald, l'enseignement mutuel est condamné, parce qu'il substitue à la relation verticale maître/élève, spirituelle et intellectuelle à la fois — qui renvoie elle-même à la relation père/fils, roi/sujet, Dieu/homme —, une relation horizontale, c'est-à-dire égalitariste plus encore qu'égalitaire et strictement laïque, qui serait peut-être à sa place en république, mais ne saurait convenir à un régime monarchique :

L'enseignement mutuel est monstrueux en morale et en politique. Je ne mets qu'une réserve à cet axiome. C'est l'hypothèse où l'on n'aurait en vue, dans l'établissement de l'enseignement mutuel, que l'établissement prochain d'une démocratie pure, car il seroit alors merveilleusement entendu. Quand les enfans de cette génération seront des hommes, l'éducation qu'on leur donne sera le gouvernement : cela est inévitable.

L'enseignement mutuel est aussi condamné en raison des germes dangereux qu'il implante chez les enfans : Nodier se défend de l'ac-

cusation commode d'obscurantisme que ne manqueraient pas de porter contre lui les zéloteurs des méthodes nouvelles, en opposant une « instruction utile, [...] proportionnée aux états, aux besoins, à la position sociale des individus » à une instruction viciée : « Ce n'est pas le *non-savoir* qui perd les peuples, c'est le *mal-savoir* ; et une science présomptueuse, fondée sur le mensonge, est mille fois plus pernicieuse qu'une ignorance absolue. »

Il est encore condamné pour son caractère fallacieux : certes, l'enseignement mutuel « communique tous les élémens de l'instruction primaire comme par enchantement ; [tandis] que l'autre [méthode], aussi lente, aussi difficile que vous voudrez le supposer, ne les laisse échapper qu'à regret. » Mais cette lenteur est vertu, puisque l'instruction calque ainsi son rythme sur celui de l'enfant, lui permettant d'acquérir de véritables connaissances au lieu d'un vernis éphémère, et lui communique « l'habitude d'un travail réglé, d'une attention, d'une diligence, d'une exactitude, qui deviendront le besoin, et qui feront le bonheur de son avenir ».

Il est enfin condamné pour son inefficacité, et c'est sans doute à l'occasion du récit de son voyage chez les compatriotes de Lancaster (1821) que Nodier s'exprime le plus nettement sur ce point, dans un passage qu'il se fit un devoir de publier séparément¹², à son retour, afin d'en accroître la diffusion :

Il n'y a rien de plus difficile à trouver qu'un Anglais de la génération actuelle et de la classe commune qui sache le latin, que tout le monde savait il y a cent ans [...]. Cette singularité s'explique toutefois par la vogue funeste des déplorables méthodes de Bell et de Lancaster qui ont réduit toute la partie inférieure de la société à une éducation superficielle et grossière, et qui ont substitué un mécanisme ridicule au génie de l'enseignement. [...] Sous notre ancien système d'enseignement, si hautement méprisé, le fils d'un boucher de Melun¹³ devenait précepteur des rois, le fils d'un marchand de vin d'Amiens¹⁴ faisait les délices de la cour ; l'université se recrutait plus tard chez les couteliers de Langres¹⁵, l'académie chez les chaudronniers de l'Auvergne et les chapeliers de Lyon. [...] Vous avez entendu dire à nos philosophes de Paris que l'humanité est redevable aux Écossais de deux grands bienfaits dont le second me paraît très réel, l'enseignement mutuel et la vaccine. Vous partez de France, vous arrivez en Écosse, vous visitez ce peuple dans ses villes les plus éclairées, et vous vous apercevez, avec un certain étonnement, que presque tout le monde a eu la petite vérole, et que presque personne ne sait lire¹⁶.

Après 1819, Nodier ne souffla plus mot de l'enseignement mutuel dans les colonnes des journaux ; en revanche, il saisit toute occasion que lui offrirent ses œuvres littéraires pour glisser une allusion au sujet. Les motifs de ce comportement sont multiples : jusqu'en 1820, alors

que Decazes et Lainé détiennent le portefeuille de l'Intérieur, l'écrivain eût pris des risques très réels à poursuivre sa campagne¹⁷ ; or sa situation financière, qui fut toujours gênée, ne l'autorise pas à défier trop ouvertement les autorités, de la générosité desquelles il dépend largement. Toutefois, à la suite de l'assassinat du duc de Berry (13 février 1820), un retournement s'était fait dans l'opinion, qui frappait désormais de suspicion toute apparence de libéralisme¹⁸ ; avec l'arrivée de Corbière au ministère de l'Intérieur (décembre 1821), la bienveillance des pouvoirs publics à l'égard de la méthode lancastérienne se mua en franche hostilité : la lutte de Nodier aurait donc alors pu passer, même dans les journaux monarchistes ou ultras, pour un combat d'arrière-garde.

Le passage ci-dessus cité de la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse* est d'un grand intérêt, car, en s'efforçant de juger l'enseignement mutuel à ses fruits, il répond point par point aux assertions de Laborde, qui tient l'enseignement mutuel pour une « vaccine morale », et selon lequel l'Écosse, grâce aux bienfaits de la méthode, « est sans exception le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes. [...] Il n'est pas rare de trouver en Écosse un berger lisant Virgile, mais il est presque inconnu d'y rencontrer un malfaiteur¹⁹ ». Ce fragment permet en outre de compléter le tableau de l'organisation sociale selon Nodier que nous avons esquissé plus haut. Nous avons dit en effet que, dans ce schéma, nul « ascenseur social » ne semblait susceptible d'offrir à un individu la possibilité d'échapper à sa condition native ; en réalité, dans la pensée de Nodier, deux facteurs permettent de briser les barrières sociales, encore qu'ils ne soient pas traités sous sa plume de façon identique.

Le premier de ces facteurs, c'est l'amour ; et l'œuvre fictionnelle de Nodier présente depuis l'origine mainte situation où le sentiment naît entre deux personnes de condition différente.

Les Tristes, recueil composite de 1806, présente les deux premières nouvelles de l'écrivain. La jeune paysanne Suzanne de *La nouvelle Werthérie* est éprise du fils du seigneur Frédéric — et elle est probablement aimée de lui. Celui-ci épousera, à regret, une jeune fille de sa caste, causant la mort de la délaissée. Le narrateur d'*Une Heure ou la Vision* était « presque aussi riche qu'Octavie ; mais l'héritier d'une grande maison se présenta, et ses parents [l]e rebutèrent²⁰. » La séparation des amants, pour des raisons de convenances sociales, les conduit à la mort.

Il serait aisé de multiplier les exemples. Nous en retiendrons encore deux.

Le fils du tailleur Jean-François Touvet (*Jean-François les Bas-Bleus*, 1833), rendu fou par l'impossibilité de prétendre à l'amour d'une jeune fille noble, doit attendre que celle-ci périsse sur l'échafaud pour se réunir à elle par-delà la mort.

Dans *Baptiste Montauban ou l'Idiot* (1833), le héros éponyme est écarté par le riche M. Dubourg de la belle Rosalie Dubourg, avec laquelle il a été élevé : Rosalie épousera contre son gré une sorte de *Monsieur Prud-homme*, dont Nodier a trop chargé le portrait pour qu'on n'éprouve pas le sentiment qu'il a voulu ramasser en lui tous les travers qu'il exècre ; Baptiste, dont l'esprit s'est troublé, se précipitera dans la rivière en voyant passer le cortège du mariage. Lorsque le narrateur repasse ultérieurement par le pays, la maison que Baptiste habita naguère avec sa mère a trouvé une autre destination :

La maison des bois a changé de forme. Elle est devenue fort grande, fort peuplée et fort bruyante. Aussi les petits oiseaux n'y viennent plus ; ils s'en gardent bien. Le gendre de M. Dubourg y a établi une école d'enseignement mutuel, où les enfants apprennent à s'envier, à se haïr réciproquement, et puis à lire et à écrire, c'est-à-dire tout ce qui leur manquait pour être de détestables créatures. C'est un enfer.

Non content d'attribuer à Baptiste (et au narrateur) un certain nombre de ses goûts et antipathies personnels, Nodier fait de lui le fils d'un ouvrier en bâtiment, mort de sa chute du toit d'un château dont il voulait couronner le faite. Or la mésaventure fictionnelle de *Joseph Montauban* démarque de façon transparente le véridique accident du maître maçon *Joseph Nodier*, grand-père de Charles, décédé en 1776 des suites de sa chute du toit du château du Pin, survenue trois ans plus tôt. On conjecturera de cette mise en abyme d'un drame familial – connu par ouï-dire, puisque antérieur à sa naissance – que Nodier s'est impliqué symboliquement ici de façon particulièrement forte.

On chercherait en vain, dans l'œuvre entière de Nodier, un seul exemple de couple dont l'amour soit parvenu à triompher des préjugés sociaux ; il n'y a donc pas dans sa pensée d'authentique dénonciation de ces préjugés, qui entraînerait une valorisation de l'attitude des amants rebelles. On est conduit à retenir des représentations de ces destins brisés que, quelle que soit la sympathie que porte Nodier à ceux qui s'aiment, l'amour transgressif reste à ses yeux sans issue : il s'agit d'un mirage funeste, qui fait de ceux qui cèdent à son appel des déclassés, des exclus, et les mène inéluctablement à une fin tragique.

Coïncidence ? En dépit du caractère un peu réducteur de cette remarque, force est de constater que Nodier, fils de magistrat, épousa la

filles d'un magistrat ; et que Marie, fille de fonctionnaire, épousa un fonctionnaire, fils de fonctionnaire, alors que Notre-Dame de l' Arsenal eût pu prétendre à d'autres partis. Nodier ne conçoit d'union heureuse que strictement endogamique : œuvre et vie sont sous ce rapport d'un seul tenant.

Le second des facteurs d'affranchissement, et le seul vrai aux yeux de l'écrivain, n'est autre que le génie. Doit-on même parler d'affranchissement à ce sujet ? Parce qu'il est ce qu'il est, le « grand homme » doué de génie, suivant Nodier, est un être à part, qui n'appartient à aucune classe et intervient pour changer l'histoire :

S'il arrive [...] qu'un de ces êtres privilégiés que la Nature destine à renouveler de temps en temps l'aspect du monde, s'élève tout à coup avec l'ascendant que lui donnent des forces supérieures et une juste conscience de ses facultés, toutes les ténèbres vont s'éclaircir, toutes les forces subalternes vont se révéler, tout va s'animer de l'influence de son génie. C'est l'astre qui jaillit un jour du chaos, et qui entraîna l'univers entier dans son tourbillon. Rien ne brilla que de sa lumière²¹.

Au dire de Nodier, l'ancien système éducatif vertical – paradigmatique – aurait donc favorisé, non pas l'éclosion, car il est libre de toute généalogie, mais l'épanouissement du grand homme, quel que fût son milieu social de naissance. C'est nimer le « bon vieux temps » d'une lumière rêvée, en une sorte d'utopie régressive ; et idéaliser la méthode des frères des Écoles chrétiennes, en refusant d'admettre que les soins de ces derniers, tout gratuits qu'ils fussent, étaient réservés à une infime minorité d'enfants pauvres ; mais du moins leur mode d'enseignement « paternel » prenait-il son sens dans une société conçue et organisée comme une vaste famille. À l'opposé, l'enseignement mutuel entraînerait selon l'écrivain un nivellement spirituel et intellectuel, propre à tuer dans l'œuf le génie naissant.

Peut-être échaudé par les ennuis que lui avait rapportés sa joute contre les tenants de l'enseignement mutuel, Nodier abandonna, ostensiblement du moins, ce terrain de réflexion, pendant une dizaine d'années, se contentant de jeter ici et là une allusion, dans ses contes ou ses articles. Advint la Révolution de Juillet. Tous les biographes ont insisté sur la tentation de retrait du monde qui affecte à cette époque l'écrivain : il s'agit là, pour nous, d'une vision assez éloignée de la réalité ; car si Nodier semble se retirer du monde, c'est pour affûter une pensée du monde qui ne fut jamais si riche et si neuve que durant ces années 1830.

Dans le premier temps de sa réflexion, Nodier avait travaillé à mettre à bas des systèmes d'éducation jugés inappropriés à la société française. Il va désormais affiner sa pensée, en l'élargissant aux vecteurs d'éducation non institutionnels tel le théâtre, et construire un nouveau système, susceptible de convenir à un monde rénové. Car ce qui caractérise la pensée de Nodier sous le régime de Juillet, c'est à la fois sa visée globalisante, et la table rase qu'il fait du monde ancien.

Pourquoi en effet se préoccuper d'un monde nouveau ? Nous retrouvons ici un élément obsessif des dernières années de Nodier : parce que l'homme va finir ; parce que ce monde déchu va disparaître, sous une pluie d'aérolithes²² ou dans les tourmentes révolutionnaires.

La pensée éducative de Nodier s'oriente alors dans deux directions : vers le peuple et vers les femmes. Vers le peuple parce que, si notre civilisation s'effondre, il faudra la rebâtir sur d'autres bases, et commencer par proposer à l'élément principal de notre population une éducation *morale*. Vers les femmes, parce qu'elles sont plus avancées que nous sur le chemin qui mène à l'être compréhensif destiné à nous succéder.

Comment se présente cette articulation ? C'est ce que nous allons à présent exposer.

Répétons-le, les années 1831-1832 apparaissent, dans la vie intellectuelle de Charles Nodier, pivotales : non pas tant, comme on l'a trop souvent écrit, parce que sa fille s'est mariée le 17 février 1830, mais parce que la Révolution de Juillet, et accessoirement la crise de la librairie qu'elle a entraînée, l'amènent à pousser dans leurs derniers développements les aspects les plus radicaux de sa pensée. Les contacts attestés, noués par l'écrivain à cette époque, suffisent à reléguer aux oubliettes de l'histoire littéraire les théories présentant un Nodier réfugié dans une attitude de pur esthète, ou de contempteur chagrin²³.

Or c'est à la fin du mois d'août 1832 que paraît, dans le cadre de l'édition des *Œuvres complètes* Renduel, un volume intitulé *Rêveries*²⁴, dans lequel sont recueillis neuf grands essais initialement publiés entre 1830 et 1832 dans la *Revue de Paris*, précédés de *Miscellanées*²⁵. C'est là un bien étrange ouvrage : unique recueil d'essais de Nodier, unique velléité théorisante d'un esprit peu porté à la réflexion philosophique pure, il est classé dans la section des *Œuvres complètes* dévolue aux *Romans, contes et nouvelles*, et sommé d'un titre dénégatoire qui voudrait à la fois minorer aux yeux des indifférents l'importance de son contenu, et affirmer à l'intention des initiés la prééminence de l'imaginaire.

Auprès de deux études proprement littéraires (*Des types en littérature, Du Fantastique en littérature*), on rencontre là un bel essai sur le

rêve (*De quelques phénomènes du sommeil*) ; une amère méditation sur l'amour, pénétrée de nostalgie pour l'âge d'or des sociétés humaines (*De l'Amour et de son influence comme sentiment sur la société actuelle*) ; une sorte de conte (*M. de La Mettrie ou les Superstitions*) ; et surtout quatre essais à portée philosophique et sociale (*De la Perfectibilité de l'homme, De l'Utilité morale de l'instruction pour le peuple, De la Fin prochaine du genre humain, De la Palingénésie humaine et de la résurrection*).

On n'a pas toujours souligné à quel point ces quatre textes étaient étroitement liés deux à deux, formant un véritable corps de doctrine ; pour être pleinement entendus, ils doivent encore être reliés à des écrits plus brefs, voire à de simples articles de critique journalistique ; les idées du dernier Nodier se révèlent alors si peu orthodoxes que certaines d'entre elles firent scandale²⁶, et que ses proches le dissuadèrent parfois de les diffuser²⁷.

Les deux derniers de ces essais, encore qu'ils n'intéressent notre propos que latéralement, conditionnent et orientent nettement la réflexion éducative de Nodier, puisque celui-ci y expose sa conception du devenir de l'homme en tant qu'espèce, et y prophétise sa fin, ou plutôt sa mutation. Pour l'écrivain, la création constitue une sorte de boucle émanée de la divinité et retournant à elle, où l'homme actuel occuperait une position médiane et transitoire ; comme toute autre espèce avant lui, l'homme disparaîtra pour faire place à celui qui lui succédera, l'être compréhensif, qui se situera plus près de Dieu, entre homme et ange.

En revanche, les deux essais *De la Perfectibilité de l'homme* et *De l'Utilité morale de l'instruction pour le peuple* doivent être directement rapportés à la pensée éducative de Nodier.

De la perfectibilité de l'homme et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation, pour lui rendre son titre complet, est d'abord une diatribe contre le concept de *perfectibilité indéfinie* : il est clair que Nodier repousse avec horreur à la fois le néologisme²⁸ et l'idée, dont il n'aura de cesse de dénoncer l'inanité²⁹.

Nous avons vu plus haut que la société était pour Nodier une structure presque figée ; de façon analogue, l'homme ne saurait pour lui se perfectionner, ni physiquement, ni intellectuellement, ni moralement : « Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature ; c'est demander la rose à l'hysope, et l'ananas au peuplier ». L'essai vise donc à dénoncer les apôtres de l'absurde notion de progrès – Saint-Simon au premier chef, mais au-delà de lui d'Alembert, Rousseau lui-même, et la philosophie des Lumières dans son ensemble –, et le véhicule privilégié de ce prétendu progrès, c'est-à-dire

l'imprimerie. Pour résumer sa pensée en quelques mots, le progrès est incompatible avec la nature humaine ; preuve en est qu'aucun grand homme des temps modernes n'a manifesté de réelle supériorité sur les grands hommes des temps anciens. L'imprimerie n'a nullement fait progresser l'art littéraire, puisque « quel Homère a détrôné Homère ? »

Affectation, afféterie, dira-t-on, de la part d'un amoureux du livre tel Nodier ? Voire. Encore que le paradoxe soit indéniable, et délibéré, son amour de la chose imprimée ne retient nullement l'auteur du *Bibliomane* de la mettre violemment en cause³⁰.

Quel rapport cependant entre cette philippique réactionnaire et les théories éducatives ? Ce rapport est double ; d'une part, si toute progression est refusée à l'homme, l'instruction au sens convenu du terme ne lui est d'aucune utilité ; d'autre part, si le livre, loin de lui apporter l'émancipation, ne concourt qu'à le détourner définitivement de son génie original, à quoi bon apprendre à lire ?

La problématique en question est au cœur de l'essai *De l'Utilité morale de l'instruction pour le peuple* : publié en revue deux ans à peine avant l'adoption de la loi Guizot, destinée à généraliser l'instruction primaire³¹, cet écrit pourrait sembler en singulier décalage avec son temps. De fait, son titre est d'une rare ambiguïté car, si selon Nodier l'instruction alors dispensée n'est d'aucune utilité *morale* pour le peuple, en revanche l'éducation *morale* du peuple lui apparaît comme impérative.

Sous des dehors qui visent à heurter, et à faire réfléchir, ce texte veut donc souligner avant tout le danger d'une éducation incomplète, superfétatoire et viciée :

Tout prolétaire qui sait quelque chose de plus que lire et écrire est un infortuné que vous tenez arbitrairement captif aux limbes de la civilisation.

Tout prolétaire qui ne sait que lire et écrire est pis encore : c'est un esprit faussé.

L'instruction universelle produit donc deux résultats d'un coup ; elle partage vingt-cinq millions d'hommes en deux classes. — les malheureux et les sots³².

Ce n'est pas l'ignorance qui fait les pervers. C'est une instruction incomplète et viciée dans sa source, qui exerce nécessairement sur les masses la funeste influence dont nos absurdes systèmes d'éducation populaire ont armé les méchants³³.

On reconnaît là certaines idées émises en 1815-1819, associées à une mythification d'un âge d'or antérieur au péché de connaissance :

J'ai parcouru, quant à moi, de tristes et pauvres pays où personne ne sait lire dans le peuple [...]. — Si vous y arrivez, n'allez pas plus loin cette fois. —

Vous avez trouvé la plus douce, la plus bienveillante, la plus hospitalière, la plus généreuse des populations. Respirez en paix cette atmosphère d'innocence et de jeunesse, d'enthousiasme et de poésie que le souffle de la science n'a pas altérée. Vous êtes chez les Morlaques, et ils ne savent pas lire³⁴.

Dans les années 1830, alors qu'on assiste à la montée du républicanisme et que la nécessité d'une instruction universelle a fait son chemin chez les esprits les moins avancés, ces opinions sont plus encore que naguère provocatrices, et Nodier en est parfaitement conscient. Une note de David d'Angers, en mars 1831, le confirme :

Hier je disais à Nodier que je croyais que l'homme deviendrait meilleur en s'instruisant. Il me dit : "Je le crois, cependant je viens d'envoyer un article à la *Revue de Paris* [*De l'utilité morale de l'instruction pour le peuple*, publié dans la livraison du 3 avril 1831], dans lequel je cherche à démontrer le contraire. J'aime à me donner un thème qui me fouette. Pour soutenir un paradoxe il faut employer de grands moyens, cela stimule³⁵.

On aurait grand tort néanmoins de voir là la profession de foi d'un esprit méprisant. D'une part Nodier, né du peuple — mais point tout à fait de la « classe inférieure », il est vrai —, ne renia jamais ses origines : sans entamer ici une discussion qui nous mènerait trop loin, nous nous contenterons de rappeler qu'anobli en 1816 par Louis XVIII « sur la demande de la noblesse de Franche-Comté », Charles Nodier, profondément flatté de cette distinction, négligea toutefois de relever ses lettres de noblesse³⁶, attitude caractéristique du personnage qui n'aime rien tant que jouer simultanément sur plusieurs tableaux. D'autre part, ces textes sont contemporains, par exemple, de *La Fée aux miettes* (1832), où le bon artisan Michel est glorifié. Il y a mieux : on a longtemps voulu ignorer qu'en 1832, Nodier ne dédaigne pas de fréquenter assidûment les réunions d'ouvriers, saint-simoniens ou fouriéristes, où il introduit son ami Ballanche, et ouvre le salon de l'Arsenal à nombre d'esprits avancés. Il faut donc regarder l'essai cité comme le volet négatif d'une théorie ; étrangement, le volet positif demeura inédit. Jean Mennessier-Nodier publia en 1954, d'après l'autographe découvert dans ses archives familiales, le plan d'un traité *De l'Éducation du peuple*, apparemment destiné à servir de pendant à l'essai *De l'utilité morale de l'instruction pour le peuple* et dont on pouvait alors supposer que Nodier n'en avait pas écrit davantage³⁷. Nous avons depuis retrouvé les *Considérations générales* qui tiennent lieu d'introduction au traité, et rien ne s'oppose désormais à ce que d'autres parties en aient été rédigées.

La première interrogation qui vient à l'esprit, à la lecture de ce traité, consiste à se demander à quel peuple, à quelle société, il est

destiné, tant les mesures proposées paraissent éloignées de tout réalisme politique. Nodier commence par redéfinir la notion de peuple :

Ce que j'entends par *peuple*, c'est cette intéressante et respectable majorité des populations réelles, qui ne participe point à la propriété du sol, mais qui en extrait les produits par son travail, qui les fait valoir par l'industrie, ou qui les propage par le commerce.

[...]

La faculté brute de reproduire la race humaine dans un ordre successif de générations, et de la maintenir dans un état d'équilibre à peu près exact, voilà ce que représente au sens convenu l'idée qu'on se fait communément du mot *peuple*. Dans mon sens, le *peuple* est cette classe active et laborieuse, où chacun, selon ses moyens, concourt de son dévouement et de ses efforts individuels, au but général de la société, qui est le bien-être de tous.

Le prolétaire valide qui n'est que prolétaire, mérite à peine d'être placé dans l'échelle des êtres un degré au dessus de la bête de somme³⁸.

Ce peuple se confond-il avec le peuple de France des années 1830 ? C'est là une autre question. De fait, les *Considérations générales* laissent entendre plus d'une fois que la société décrite ne se confond pas tout à fait avec celle qui existe : il faut donc comprendre, sans nul doute, que le traité est plutôt destiné au monde qui naîtra sur les ruines de celui dont Nodier prophétise l'effondrement, ou du moins qu'il en prépare l'avènement.

Nodier redéfinit ensuite la notion d'éducation primaire : non pas « cette éducation rudimentaire et grammaticale qui est extrêmement secondaire », mais « celle [que l'enfant] reçoit dans la famille », et plus précisément de la mère, puisque « c'est ce qui existe depuis la création des sociétés par le simple fait naturel ».

Toute éducation *primaire*, morale ou intellectuelle, procède immédiatement de la mère ; et quand la mère est digne de la diriger, toute éducation *primaire* est bonne, jusqu'au moment où elle s'altère et se corrompt par le fait social³⁹.

Il convient en conséquence de réformer prioritairement l'éducation du peuple, afin de lui restituer sa teneur morale, adultérée par la décadence qui frappe une société à bout de souffle :

La réforme de l'éducation morale du *peuple* est peut-être un problème insoluble, tant que les mœurs publiques qui la modifient sans cesse ne seront pas réformées. Donnez-moi une bonne éducation morale, et je vous donnerai une bonne société ; mais donnez-moi une bonne société, et je vous donnerai une bonne éducation. C'est dans ce cercle vicieux que court à perpétuité l'avenir des générations.

Malheureusement, Nodier ne s'étend pas dans les *Considérations* sur le contenu général de l'éducation qu'il prône ; et, faute des chapitres rédigés, c'est le plan seul qui nous le laisse deviner.

Après la première éducation morale, dispensée par la mère ou la nourrice, l'enfant est confié à un instituteur ; étonnamment, l'auteur n'exclut pas la possibilité d'un enseignement mutuel, encore que placé « sous l'empire d'un principe religieux et moral », mais il le réserve « aux derniers états de la société » ; il préfère, pour les « états intermédiaires », une école qui, quoique globalement organisée sur le modèle des Écoles chrétiennes, place son enseignement « sous l'empire d'un principe de modération et de raison », pour parer à certains dangers que nous devons nous contenter d'imaginer⁴⁰.

En fonction de la réussite de l'enfant, ce dernier voit sa formation intellectuelle se poursuivre, ou s'interrompre pour passer à « l'éducation mécanique d'un métier ».

Pour la suite, on note surtout la valorisation de la condition d'ouvrier, encadrée par une structure de type compagnonique, qui perpétue le modèle familial de l'organisation sociale : « Serrez le nœud du père à l'enfant, de l'enfant au maître, de l'apprenti au compagnon, du compagnon au chef, du chef à l'État, et vous aurez une bonne société. »

Les autres aspects de l'éducation populaire prévoient une prise de contrôle et une réforme des divertissements, utilisés comme vecteurs éducatifs, et en particulier des spectacles (marionnettes et théâtre).

Après avoir traité des mesures préventives ou répressives, Nodier préconise la suppression de la peine de mort et de la marque, et achève son esquisse par le chapitre des récompenses :

Action de l'estime des *chefs* qui intiment aux pauvres une sorte de noblesse.
— Nécessité des récompenses spéciales d'ateliers et de manufactures, primes et titres d'honneur. — Retour aux maîtrises et aux ordres de métier.

Ce tableau d'une société moralisée selon les vues de l'écrivain s'apparente donc moins à une utopie régressive qu'à une sorte d'uchronie, inspirée d'une société d'ancien régime idéalisée. Nodier nourrit-il l'espoir de voir ses idées reprises ? Le caractère inédit de ces pages, et les dernières lignes des *Considérations générales*, permettent légitimement d'en douter. Cependant, nous l'avons dit, il s'agit plus dans sa pensée de mesures à appliquer après une conflagration destructrice que de dispositions immédiatement utilisables. Nodier est pénétré de l'idée d'une *fin prochaine*, qui serait celle de la société avant celle du genre humain.

Nous venons de souligner la place éminente que tenait, dans l'éducation du peuple, la mère, à laquelle est dévolu le rôle essentiel de première éducatrice morale : cette *mère* n'étant pas celle d'Enfantin, on verra là sans doute une sorte de primitivisme social, une aspiration à revenir à la cellule familiale archaïque. La pensée de Nodier sur l'éducation des femmes ne se limite pas, néanmoins, à leur fonction maternelle, et à la femme du peuple est fait dans son traité un sort tout particulier : « Combien l'éducation des femmes du peuple peut influencer sur celle des hommes. — Combien elle est meilleure en général, parce qu'il y a dans leur éducation primaire, et dans leurs habitudes, plus de réserve et de délicatesse. »

Les traités spéciaux sur l'éducation des femmes ne sont pas légion dans les années qui nous intéressent, où l'on se contente généralement de rééditer Fénelon⁴¹ : au plus distinguera-t-on *De l'Influence des femmes dans la société et de l'importance de leur éducation*, par la prétendue comtesse de Flammerang (Paris, Guérin, 1826) ; *De l'Influence des femmes sur les mœurs et les destinées des nations, sur leurs familles et la société, et de l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie*, par Fanny Mongellas (Paris, L.-G. Michaud, 1828) ; et, beaucoup plus original, *De l'Éducation des mères de famille, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes*, par Aimé-Martin (Paris, Gosselin, 1834), qui marque ainsi sa filiation avec son maître Bernardin de Saint-Pierre⁴².

On ne sera que plus surpris de constater qu'à une époque où sa collaboration aux journaux est devenue assez épisodique, Nodier consacre un compte rendu à chacun des deux derniers ouvrages cités⁴³. L'article sur Fanny Mongellas se cantonne à l'éloge, sans doute sincère, mais vague, comme si Nodier tenait à marquer l'attention qu'il porte au sujet plus que son goût pour le livre d'une jeune femme prématurément disparue, au reste publié trois ans auparavant : « C'est une œuvre de méditation et de conscience, qu'anime partout une vive imagination. » L'article sur Aimé-Martin est d'une autre trempe, ce que l'amitié du recenseur pour l'auteur ne suffit pas à expliquer, d'autant qu'il y est fort peu question de l'ouvrage lui-même⁴⁴. Soulignons par ailleurs que l'article est cette fois postérieur de près d'un an à la loi Guizot, dont les filles sont les grandes oubliées, puisque rien n'y est prévu pour elles. Qu'est-ce donc que cette recension ? Eh bien, comme souvent à cette époque, Nodier prend le titre du livre pour thème, et brode là-dessus un étincelant badinage qui ne roule que sur ses idées personnelles, en oubliant à peu près ce qui lui en a fourni le prétexte. De fait, si l'on opère la synthèse de l'article et de trois ou quatre écrits strictement contemporains⁴⁵, on ob-

tient un exposé assez complet des idées de Nodier sur l'éducation des femmes.

Dans ces textes très peu connus, éclate l'admiration de Nodier pour la gent féminine. C'est un véritable culte qu'il lui voue, n'hésitant pas à déclarer : « Les femmes sont le chef d'œuvre de la Divinité⁴⁶ ».

En revanche, il s'inscrit en faux contre le discours des prétendus émancipateurs de la femme, dont les « panégyriques insidieux » n'ont pour objet que de « tromper les femmes sur leur véritable destination⁴⁷ » ; vomit avec la dernière énergie femmes savantes et femmes libres⁴⁸ ; et n'a pas de mots assez durs pour M^{me} du Châtelet, « cette sottise et ennuyeuse pédante de Cirey, dont le soulier de satin n'avait jamais quitté le parquet que pour marquer la mesure du menuet de la cour⁴⁹ ». George Sand elle-même — encore qu'il se garde de la nommer — n'échappe pas à ses censures :

Notre époque admire, avec raison, une femme très supérieure à Segrais, et à bien d'autres romanciers plus célèbres que Segrais. Son style, qui se recommande par des grâces exquises dont les femmes seules ont le secret, suffirait à justifier l'enthousiasme qu'elle inspire ; il se distingue, toutefois, du style des femmes qui écrivent en perfection, par des touches hardies, robustes, quelquefois hasardeuses comme les jeux de la force, qui décèlent non seulement un talent et une pensée d'homme, mais le talent et la pensée d'un homme énergique, profondément désabusé des illusions de la vie, devenu étranger à la plupart de ses affections et de ses espérances, et qui se joue avec amertume des scrupules et des bienséances vulgaires comme d'un hochet brisé. Le grand écrivain dont je parle a pris un nom d'homme, et il a fait à merveille ; car il n'y a plus rien de la femme dans les inspirations actuelles de son génie, sinon quelques touchants mystères du cœur, qui parfois attendrissent encore sa parole, et que les femmes n'oublient jamais tout à fait. [...] Toute femme qui ambitionne un talent, une pensée, une réputation d'homme, doit commencer sans détours, ou commence tacitement par faire abnégation de son sexe. Je ne sais, après cela, si elle réussira dans son entreprise, et j'ai de fortes raisons pour en douter ; mais je lui prédis, quoi qu'il arrive, qu'elle ne gagnera pas au change⁵⁰.

Selon Nodier, l'éducation des femmes ne devrait en aucun cas être celle que, par un égalitarisme mal compris, leur destinent les réformateurs sociaux de son temps, c'est-à-dire le strict équivalent de l'éducation masculine. Ce qu'il réprovoque chez George Sand, chez Émilie de Breteuil ou chez les femmes libres, c'est l'usurpation du rôle masculin, qu'il ressent non comme une émancipation, mais comme une régression spirituelle :

J'imagine en effet qu'une femme qui voterait les lois, qui discuterait le budget, qui administrerait les deniers publics, et qui jugerait les procès, serait

tout au plus un homme. C'est une pauvre ambition. [...] Je sais bien qu'elle serait alors mon égale en droits, à supposer que je fusse électeur ou éligible, et je m'en garde fort. Mais ce n'est pas son égale en droits qu'on aime, c'est un être tout divin dont les droits ne sont écrits dans aucune législation, parce que la parole humaine ne suffirait pas à les exprimer⁵¹.

Abdiquer le nom de femme pour devenir, grand Dieu ! je ne sais quoi de semblable à l'homme, c'est bien pis que l'aberration d'une vanité stupide ; c'est une profanation et un sacrilège ! Toute femme qui aspire à l'état de l'homme, n'est pas digne d'être femme⁵².

L'éducation que, pour sa part, il réclame pour les femmes, c'est « une éducation plus forte et plus correcte, qui les rend capables de présider avec succès à la première éducation de leurs enfants ; c'est [...] une instruction plus étendue et plus variée qui les initie jusqu'à un certain point aux jouissances que l'étude des sciences procure, sans les égarer toutefois dans les voies maussades du pédantisme ; c'est [une éducation] qui les porte à exercer assidûment les brillantes facultés d'une imagination plus vive et plus déliée que la nôtre, d'une sensibilité plus délicate, plus fine et plus universelle, et surtout ce tact ingénieux et doux qui leur fait saisir, dans les rapports des idées entre elles, mille nuances qui nous échappent. C'est ainsi que nous comprenons, dans la nature même de leur organisation privilégiée, tout ce qu'elle peut comporter d'*émancipation* légitime et de *perfectibilité* relative : les grâces du corps embellies par les grâces de l'esprit ; l'élégance des formes ornée par l'élégance des mœurs ; cette alliance enfin des avantages physiques les plus séduisants, et des avantages moraux les plus précieux, qui produit sans effort un type achevé de supériorité sociale auquel l'homme n'a rien à opposer que sa force⁵³ ».

La vénération de Nodier va comme on le voit à la femme *féminine*, si l'on ose ce pléonasme, qui assume pleinement son destin de femme. De fait, il réserve à cette dernière une double charge, qu'une éducation bien comprise doit la préparer à supporter.

La première de ces missions, nous l'avons dit, c'est celle d'éducatrice morale : à la femme incombe avant tout de transmettre à l'enfant les premières impressions, les premières règles qui le guideront tout au long de son existence.

Son second ministère est plus extraordinaire. Lorsque Nodier affirme que « les femmes sont les chefs d'œuvre de la Divinité », il sousentend nettement qu'elles n'appartiennent pas tout à fait à l'humanité, mais à une espèce intermédiaire, « espèce crédule et tendre

que Dieu avait déplacée à dessein de sa destinée naturelle pour éprouver jusqu'au bout son dévouement et sa pureté⁵⁴ », spirituellement plus avancée sur la voie qui mène à l'être compréhensif appelé à nous succéder, dont il prophétise la venue dans l'essai *De la palingénésie humaine* :

L'opinion que j'ai des femmes me porte à les croire appelées à une destination immense [...], et dignes de s'associer aux essors les plus passionnés de notre âme par un attrait plus énergique et plus généreux que celui de la vanité⁵⁵.

Aux femmes, êtres supérieurs, anges familiers que Dieu a donnés aux hommes sous une forme de femme, revient donc d'accompagner l'humanité vers sa destination future ; de prendre leur essor « jusqu'à des espaces où elles finissent par nous entraîner elles-mêmes, parce qu'ils leur appartiennent bien plus qu'à nous. Alors elles deviennent nos guides, nos phares, nos étoiles ; elles ont reconnu leurs domaines⁵⁶ ». Conséquemment, l'éducation devrait avoir dans leur cas pour fonction essentielle de hâter leur maturation spirituelle.

C'est à cette pensée qu'il faut rapporter un motif qui apparaît à deux reprises dans ces années 1830 sous la plume de l'écrivain entomologiste, l'allégorie de la chrysalide. Ce n'est pas là un thème particulièrement original, puisque le christianisme en a fait un large usage pour décrire l'envol de l'âme au-delà de sa prison de chair ; il prend toutefois chez Nodier un sens assez différent :

Un jour que j'étais descendu dans le caveau de Sainte-Marthe, à Marseille, j'y trouvai une jeune et jolie femme qui méditait devant le tombeau, et je ne me rappelle plus si j'y étais descendu pour la jolie femme ou pour la sainte. [...] J'éprouvais cependant quelque embarras et je ne fus pas fâché d'en être distrait par le mouvement furtif d'un insecte obscur qui fuyait devant mon flambeau. Je le saisis, je le reconnus, et je me hâtai de le replacer dans l'embrasement la plus humide et la plus étroite de ces souterrains. — Va, mon ami, lui dis-je, il y a trop de feux et de lumière ici pour toi. — Quel est cet insecte ? me dit l'étrangère. Et elle l'était en effet : elle était anglaise. — Madame, lui répondis-je, c'est un pauvre animal dont le nom est effrayant, mais dont les mœurs sont douces et solitaires. Quoiqu'il ne vive pas des débris de la mort, il aime la demeure des morts, parce qu'elle est obscure et mélancolique comme lui. Quand on le voit au jour, il est de mauvais aspect, parce qu'il a l'instinct des funérailles, et qu'il les suit volontiers pour chercher un asile sous une pelletée de terre qui lui laisse un peu d'air et d'espace pour marcher. Il appartient à une famille innombrable d'insectes ailés, et cependant la nature ne lui a pas donné des ailes qui lui seraient inutiles comme à nous, destinés à vivre comme lui au milieu des sépultures de tant d'amis que nous ne voudrions pas quitter. Elle a fait plus, elle a cousu ses étuis d'un point serré

comme un suaire, et dans une certaine de ses métamorphoses, je l'ai vu traîner des étuis vides comme un cénotaphe, sans cœur, sans viscères, sans organisme sensible ; emblème, caché au sépulcre, de la résurrection qui en sortira. Les naturalistes l'appellent le *Blaps présage de mort*.

Je reconduisis cette dame à l'hôtel Beauveau. Elle a fait depuis un livre merveilleux de poésie et d'imagination sur l'entomologie, mais on ne l'a pas encore traduit ; et tant qu'on ne l'aura pas traduit, M. Mulsant est maître de modifier son excellent travail d'après mes inspirations, si elles valent quelque chose. Un fait qui me paraît démontré, c'est que pour initier les femmes à une science, il faut beaucoup aimer la science et surtout les femmes.

En parlant d'elles avec un enthousiasme dont je ne suis pas guéri, j'ai bien quelque pudeur de laisser percer la plus rebutante prétention des vieillards, celle de passer pour un jeune homme [...]. Je n'ai pensé à rien de pareil, mais je crois profondément que l'amour passionné du beau est le signe d'une organisation d'espérance qui ne rêve plus en vain. Et pour en revenir à mon thème, voyez comme les chenilles aiment les fleurs, mais n'en riez pas, je vous prie. Les jolies femmes deviennent vieilles, et les chenilles papillons.

Cette image de la chrysalide se retrouve dans le conte *Le docteur Guntz*⁵⁷, où elle est placée en écho au thème de l'œuf et à celui du vampire : l'allégorie de la naissance, ou plutôt de la renaissance, est ici parfaitement claire. Dans toute femme heureusement éduquée, Nodier entrevoit la chrysalide, et pressent le papillon. Si les femmes furent si nombreuses à l'Arsenal durant ces années 1830, n'est-ce pas aussi parce que Nodier vieillissant, hanté par l'idée de sa propre disparition comme par celle d'un désastre final, vit en elles son espoir, la préfiguration de l'être voué à assurer la continuation de l'épopée humaine ?

Notes

1. Sa pensée évolua quelque peu sur ce point : dans les années 1830, la Révolution n'est plus uniquement conçue comme un châtement providentiel, mais comme le terme nécessaire de l'existence d'un monde. « On a demandé quelquefois d'où venait cette révolution ? Elle venait d'où vient l'agonie de tout ce qui a vécu, de la nécessité de mourir, commune à tous les êtres créés. » (« De l'Amour, et de son influence, comme sentiment, sur la société actuelle », *Revue de Paris*, t. XXV, livr. du 24 avril 1831, p. 207-228.)
2. Publ. in : *Le Spectateur politique, ou Considérations sur l'état présent de la France*, n° 2, 23 septembre 1815, p. 33-52. [N-R.]
3. G. de Bertier de Sauvigny, *Au soir de la monarchie*, Paris, Flammarion, 1974, p. 319.
4. Sur ce débat, on se reportera à la thèse de Raymond Tronchot, *L'enseignement mutuel en France de 1815 à 1833* (thèse présentée devant l'université de Paris I le 30 juin 1972), Lille, Service de reproduction des thèses, 1973, 3 vol. (en particulier, t. II, *passim*).

5. *Journal des Débats*, 15 & 29 novembre 1815.
6. *Journal des Débats*, 19 octobre 1817.
7. *Journal des Débats*, « Nouvelles littéraires et théâtrales », 13 octobre 1817. [X.]
8. *Le Drapeau Blanc*, 21 & 30 juillet 1819.
9. *Le Drapeau Blanc*, 16-17, 23 & 27 août 1819 : « *Le Génie de la Révolution considéré dans l'éducation, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique depuis 1789 jusqu'à nos jours* [par J.-B.-G. Fabry] » (le second et le troisième de ces articles reprennent, à quelques mots près, l'article semi-anonyme du *Spectateur politique* de 1815) ; *Le Drapeau Blanc*, 30 août 1819 : « Dernières considérations sur l'enseignement mutuel » ; *Le Drapeau Blanc*, 25 novembre 1819 : « *J'en veux ! je n'en veux pas ! nous en voulons ! ou la Prévention vaincue par l'Expérience, poème dialogué en deux parties ; par Quesnel, instituteur* ».
10. *Mélanges de littérature et de critique*, par M. Ch. Nodier ; mis en ordre et publiés par Alexandre Barginet, de Grenoble, Paris, Raymond, 1820, t. I, p. 45-114 & 305-312.
11. *Journal des Débats*, 15 novembre 1815.
12. *La Foudre*, t. III, 47^e livraison, 30 décembre 1821, p. 414-416 .
13. Jacques Amyot.
14. Vincent Voiture.
15. Diderot.
16. *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*, Paris, Barba, M. DCCC. XXI, p. 149-154.
17. Une note, figurant dans son dossier d'indemnités littéraires, ne permet pas d'en douter. (Arch. nat., F¹⁷ 3196, pièce 21.)
18. On se rappelle la célèbre phrase de Nodier lui-même : « On demande si le couteau qui l'a tué s'appelait un *poignard*, un *tire-point*, un *tranchet*, un bout d'épée. Je l'ai vu. Cet instrument s'appelle une *idée libérale*. Dieu pardonne à ceux qui ne le savaient pas !... » (*Le Drapeau blanc*, 22 février 1820.)
19. *Plan d'éducation pour les enfants pauvres*, Paris, H. Nicolle, 1815, p. 99-100.
20. Sauf cas particulier, nous citons par commodité les contes de Nodier d'après l'édition Castex (Paris, Garnier, 1961).
21. *De l'Influence des grands hommes sur leur siècle* [1807], s.l., L'Homme au Sable, 1979, p. 9-10.
22. Cf. *Revue de Paris*, [1^e série,] t. LVI, 1^e livraison, 3 novembre 1833, « Léviathan-le-Long, archikan des Patagons de l'Île savante, ou La perfectibilité. Pour faire suite à Hurlubleu, histoire progressive » : « Il y a dix mille ans et plus que Paris a été détruit par une pluie d'aérolithes ».
23. Nous avons récemment découvert par exemple que Nodier avait rencontré le 18 octobre 1832, pour un rendez-vous privé, le père Enfantin, lequel, alors retiré à Ménilmontant, ne recevait pas n'importe qui, loin s'en faut.
24. *Œuvres de Charles Nodier. V. Rêveries*. Paris, Renduel, 1832. — Nous citons le texte des *Rêveries* d'après l'édition Plasma, 1979.
25. Les « Miscellanées, variétés de philosophie, d'histoire et de littérature, extraites d'un livre qui ne paraîtra point », sont à l'origine des notes sur les sujets les plus divers, inscrites par Nodier au gré de sa fantaisie sur des cartes de petit format (environ 18x15), et ici développées sous forme d'essais dont le plus long n'excède pas deux pages. Elles avaient d'abord paru dans la *Revue de Paris* du 19 décembre 1830.
26. Voir, sur l'essai « De la Palingénésie humaine et de la résurrection » (*Revue de Paris*, t. XLI, livr. du 12 août 1832, p. 81-107 ; repris in : *Rêveries*, Paris, Renduel, 1832), les

réactions du rédacteur de *L'Européen* (18 août 1832, p. 167-169) et celle de Balzac en personne (« Lettre à M. Ch. Nodier sur son article intitulé "De la Palingénésie humaine et de la résurrection" », *Revue de Paris*, t. XLIII, livr. du 21 octobre 1832).

27. Le « conseil de famille » avait vivement dissuadé Nodier de publier son essai « De la valeur spécifique d'un homme chez les peuples libres au XIX^e siècle », si bien que ne parut de ce texte qu'un fragment, dans les secondes « Miscellanées » (*Revue de Paris*, t. XXIV, 1^e livraison, 6 mars 1831, p. 5-26). Celles-ci, à la différence des premières, ne furent pas reprises en volume, en tête des *Rêveries*.
28. Création du XVIII^e siècle, admise en 1835 seulement dans le *Dictionnaire de l'Académie*, dont la première attestation se trouverait dans la bouche du jeune Turgot, vers 1750, et qu'on rencontre ensuite sous la plume de Condorcet ou celle de Mirabeau.
29. *La Perfectibilité* est le second titre de chacun de ses deux contes satiriques de 1833, *Hurlubieu* et *Léviathan-le-Long*.
30. Voir les écrits rassemblés par Didier Barrière, *Critiques de l'imprimerie*, Paris, Éditions des Cendres, 1989.
31. « De l'Utilité morale de l'instruction pour le peuple » paraît initialement dans la *Revue de Paris*, t. XXV, livr. du 3 avril 1831 ; la loi Guizot, adoptée le 28 juillet 1833, stipule (titre III, art. 9) que « toute commune est tenue, soit par elle-même, soit en se réunissant à une ou plusieurs communes voisines, d'entretenir au moins une école primaire élémentaire ».
32. *Rêveries*, éd. cit., p. 180.
33. *Id.*, *Ibid.*, p. 184.
34. *Id.*, *Ibid.*, p. 186.
35. *Les Carnets de David d'Angers*, publiés [...] par André Bruel, Paris, Plon, 1958, t. I, p. 199.
36. Cf. *Journal des Débats*, 1^{er} mars 1816.
37. Jean Mennessier-Nodier, « Charles Nodier et l'éducation du peuple », *Revue des Sciences humaines*, t. XXII, oct-déc. 1954, p. 393-401.
38. *Les Carnets de David d'Angers*, publiés [...] par André Bruel, Paris, Plon, 1958, t. I, p. 199.
39. À titre d'aparté, comment ne pas attirer l'attention sur le fait que Nodier dut à son seul père sa propre éducation primaire ? « Quand la mère est digne de la diriger, toute éducation primaire est bonne. » Sa mère Suzanne Paris fut-elle jugée indigne de ce rôle ?
40. Catholique sincère, sinon fervent, Nodier se défiait du « parti prêtre » et des jésuites ; ses sympathies le portaient vers Lamennais plus que vers Genoude.
41. Le traité de Fénelon, *De l'éducation des filles* (1687), connu à compter de 1820 des rééditions quasi annuelles.
42. Le *Discours sur l'éducation des femmes* de Bernardin de Saint-Pierre, avait été repris au t. XII, *Mélanges*, des *Œuvres complètes* procurées par Aimé-Martin chez Méquignon-Marvis à partir de 1818.
43. *Journal des Débats*, 19 octobre 1831 : « Variétés. — De l'influence des femmes sur les mœurs et les destinées des nations, sur leurs familles et la société ; et de l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, par M^{me} Fanny Mongellaz [sic] » ; *Le Temps*, 18 mars 1834 : « De l'éducation des mères de famille, et de la civilisation du genre humain par les femmes, par L. Aimé-Martin ». — Cherbuliez rend compte pour sa part de l'ouvrage d'Aimé-Martin dans la *Revue critique des livres nouveaux*, 1833-1834, p. 45-46 & 1838, p. 84-90.
44. Nodier n'hésite pas à renvoyer l'examen proprement dit « à une autre fois »... qui ne vint jamais.

45. C'est-à-dire essentiellement le second article consacré aux *Lettres à Julie sur l'entomologie* de Mulsant (*Le Temps*, 8 mars 1832), dont un long fragment est repris par *Le Voleur* du 20 mars 1832 sous le titre : « De l'éducation des femmes » ; l'article, souvent reproduit, « La Femme libre, ou De l'Emancipation des femmes » (*L'Europe littéraire*, 4 mars 1833) ; la préface au *Livre de Beauté* (Paris, Janet, 1834) ; l'introduction (initialement rédigée sous forme d'essai séparé) à la *Biographie des femmes auteurs* d'Alfred de Montferrand (Paris, Armand Aubrée, 1836).
46. *Préface au Livre de Beauté*.
47. *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises, avec portraits dessinés d'après nature par M. Jules Boilly, et sous la direction de M. Alfred de Montferrand. Tome I*, Paris, Armand Aubrée, 1836, p. 1-14 : « Introduction ».
48. Le terme de *femmes libres* désigne les saint-simoniennes : l'article de Nodier, « La Femme libre, ou De l'Emancipation des femmes », fut publié dans *L'Europe littéraire* (t. I, livr. du 4 mars 1833, p. 11-12), à l'époque où les *Compagnons de la femme* saint-simoniens s'embarquaient pour l'Orient aux fins d'y découvrir la mère.
49. *Le Temps*, 8 mars 1832 : « Lettres à Julie sur l'entomologie, par M. Mulsant. (Deuxième article.) »
50. *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*, « Introduction ».
51. « La Femme libre », *L'Europe littéraire*, t. I, livr. du 4 mars 1833, p. 11-12.
52. *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*, « Introduction ».
53. *Id.*, *Ibid.*
54. « L'Homme et la Fourmi, apologue primitif », *L'Europe littéraire*, t. I, livr. du 1^{er} mai 1833, p. 111-112.
55. *Le Temps*, 8 mars 1832, *art. cit.*
56. *Le Temps*, 8 mars 1832, *art. cit.*
57. *Soirées littéraires de Paris. Recueil publié par Madame Amable Tastu*, Paris, Janet, s.d. [1832], p. 231-235.